

Messe du Jubilé du diocèse, le 27 octobre 2013. Homélie du Cardinal Jean-Louis Tauran, envoyé spécial du pape François.

Le 25 octobre 1913, le pape Pie X érigeait donc le diocèse de Lille. Depuis lors que d'évêques, de prêtres, de religieux, religieuses, ainsi que de simples fidèles se sont efforcés d'être « en paroles et en actes » des chrétiens crédibles ! Souvent confrontés à la violence des armes, à l'humiliation de l'occupation étrangère, aux conflits sociaux, ils ont su maintenir ouverte la porte de l'espérance.

Après trois années de réflexion animées par l'enthousiasme de votre Archevêque, vous avez bien compris qu'un diocèse est bien plus qu'une structure administrative. C'est une portion du peuple que Dieu rassemble et c'est toute l'Eglise « une, sainte, catholique et apostolique » qui y est présente et agissante. Dans cette Eglise, l'Evêque de Rome, successeur de Pierre, assure l'unité entre le particulier et l'universel, entre le centre et la périphérie. L'Evêque de Rome, dit-on dans un document du concile Vatican II, « garantit les légitimes diversités et veille en même temps à ce que loin de porter préjudice à l'unité, les particularités, au contraire, lui soient profitables » (LG 13).

En m'envoyant vers vous, le pape François a voulu s'associer personnellement à cet anniversaire exceptionnel. Dans la Lettre autographe par laquelle il me désigne comme son envoyé spécial, il précise le sens de ma mission : *« Tu présideras l'Eucharistie et tu salueras en mon nom l'Archevêque et les évêques présents, les prêtres, les religieux et religieuses, les Autorités civiles et l'ensemble du peuple chrétien. Que ta parole les invite à rechercher toujours davantage la vérité, le bien, le beau dans la vie de chaque jour ! Je désire également qu'en évoquant l'histoire, tu soulignes les éléments constitutifs de la nouvelle évangélisation, la continuité et l'importance de la parole de Dieu. Enfin, je recommande mon ministère pétrinien si exigeant à la prière de tout l'archidiocèse et de tous ceux qui seront réunis pour la circonstance. A tous tu transmettras ma Bénédiction apostolique »*.

Mes frères, plus qu'un privilège, me trouver au milieu de vous est une grâce. En relisant l'histoire d'une Eglise locale, on découvre toujours Dieu à l'œuvre, sa présence dans la vie de chaque jour comme dans les situations les plus inattendues. On constate aussi l'incroyable fécondité de l'Eglise ; l'Eglise qui, disait Saint Augustin, *« avance dans son pèlerinage à travers les persécutions du monde et les consolations de Dieu, annonçant la croix, la mort et la Résurrection du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne »* (Augustin , Civ.Dei xviii 51,2).

En me préparant à venir ici, plusieurs aspects de votre histoire ont retenu mon attention. J'ai été frappé par l'impact du premier Congrès eucharistique international, célébré ici en 1881, la vivacité du catholicisme social guidé par le cardinal Liénart, la rencontre entre foi et raison grâce à la présence des Facultés catholiques. J'ai été interpellé par ce lien entre l'adoration et le service de l'homme. *« Une Eucharistie qui ne se traduit pas en une pratique concrète de l'amour, [écrivait Benoît XVI dans sa première encyclique], est en elle-même tronquée »*. Et il précisait : *« Réciproquement le commandement de l'amour ne devient possible que parce qu'il n'est pas seulement une exigence : l'amour peut être "commandé" parce qu'il est d'abord donné »* (n.14).

Les catholiques lillois, plus que d'autres, ont entendu l'invitation du concile Vatican II à scruter les signes des temps, grâce au cardinal Liénart qui en fut un acteur actif et qui a contribué grandement à sa réception.

Oui, pour tout cela nous rendons grâce comme le pharisien, car Dieu nous a entourés de son amour au cœur même des difficultés. Mais comme le publicain, nous reconnaissons aussi nos fautes, notre médiocrité, parfois aussi notre indifférence.

Mais tout cela c'était hier. Le devoir de mémoire doit nous ouvrir à l'avenir. En ce début de millénaire, nous sommes témoins et acteurs de trois révolutions en même temps : économique, informatique et génétique. Ce n'est pas une époque de changement, c'est un changement d'époque. L'Eglise elle-même n'échappe pas à ces transformations qui affectent la famille, l'école, la conception de la laïcité pour ne citer que quelques défis. Mais ce qui est extraordinaire, c'est de constater que, malgré les difficultés, malgré les infidélités, malgré les siècles, cette même Eglise est encore capable de se renouveler et de proposer à l'humanité d'aujourd'hui le message évangélique sans qu'il n'ait rien perdu de sa fraîcheur et de sa radicalité. Il suffit de se souvenir des surprises qui, depuis le mois de mars dernier, accompagnent la marche de l'Eglise ! Quand on la regarde cette Eglise dans sa dimension catholique universelle, on ne peut que constater que le positif est largement supérieur au négatif : oui, elle est belle l'Eglise – nous l'avons vu ces jours-ci ! Oui, elle est belle l'Eglise ! Et si je peux me permettre une confiance, elle ne m'a jamais déçu. Je ne connais pas d'autre institution humaine capable de reconnaître ses fautes et se renouveler face à Dieu et à elle-même. Cette Eglise est riche de la prière de ses contemplatifs, de l'audace de ses missionnaires, de la réflexion de ses théologiens, de la fidélité de ses ministres. Elle ne cesse de rappeler que l'homme ne vit pas seulement de pain, qu'il n'est pas à lui-même sa propre fin, qu'il est grand quand il reconnaît en lui et dans les autres la marque de Dieu "*Ne te sépare point de l'Eglise, aucune puissance n'a sa force, [écrivait déjà Jean Chrysostome]. Ton espérance, c'est l'Eglise ; ton salut, c'est l'Eglise ; ton refuge, c'est l'Eglise. Elle est plus haute que le ciel, plus large que la terre, elle ne vieillit jamais, sa vigueur est éternelle.*"

Je pensais à tout cela, avant hier soir, en entendant les témoignages de chrétiens qui n'ont pas peur d'avancer, de créer. Quelle richesse pour l'Eglise, quelle richesse pour ce diocèse, quelle richesse pour le monde ! Ce monde dur, où nous nous sommes construits, où comptent souvent les apparences, l'argent, l'hédonisme. Ce sont des idoles souvent impitoyables qui nous tyrannisent. Or, nous chrétiens, croyons en un Dieu qui a fait alliance avec nous, pour nous révéler en Jésus son visage qui est un visage d'amour. Ce visage illuminé par le Christ, ce regard, nous le trouvons également dans la vierge Notre Dame de la Treille, regard bienveillant plein de douceur. Voilà pourquoi, si nous sommes appelés dans ce monde dur, impitoyable, nous chrétiens d'aujourd'hui et de demain, à exercer un quelconque "pouvoir", c'est ce que j'ose appeler le "pouvoir du cœur": annoncer un Dieu père, plein de miséricorde, toujours prêt à pardonner. C'est ce que répète le Pape François. Nous devons rappeler avec douceur et respect que la personne humaine ne se réduit pas à ce qu'elle montre ou produit ; que la famille est le lieu naturel où l'on apprend à aimer et à découvrir le sens de l'homme et de sa liberté ; que de simples gestes d'attention et de solidarité suffisent très souvent à redonner espoir à celui qui se sent rejeté ou pire, oublié.

Parmi les messages que Mgr Ulrich vous a adressés, je retiens celui destiné aux jeunes. Certains d'entre vous vont déjà partir dès demain à Taizé. Souvenez-vous de ce que vous a écrit votre évêque : "*Pour unifier votre vie, je n'ai pas de recette à vous proposer, mais seulement un visage, celui de Jésus. Le Christ apprend à s'aimer soi-même et à aimer les autres comme il les aime lui-même. Mettez-vous donc à son école.*"

Or, comme toute école, elle se doit d'avoir un programme et je me permets de proposer trois actions concrètes :

1/ Oser parler de Dieu

2/ Connaître le contenu de sa foi

3/ sortir pour rencontrer ceux qui sont proches comme ceux qui sont loin.

1. Oser parler de Dieu : ces dernières décennies, on nous a souvent répété : certes, vous pouvez être catholiques, mais que surtout cela ne se voit pas. Toutefois, petit à petit, le sacré, je ne dis pas le christianisme, le sacré a fait son retour parfois par le truchement d'autres religions. Nous avons donc pour tâche d'annoncer la bonne nouvelle et de prendre au sérieux le dogme central de notre foi, l'incarnation. Dieu s'est fait chair, il s'est fait homme, il était visible dans son corps. Benoît XVI a maintes fois répété que la réflexion sur l'homme ne peut à priori rejeter la question de Dieu. Nous devons nous soucier que l'homme d'aujourd'hui accepte cette question et la nostalgie qui se cache en elle. Benoit XVI dans son discours au collège des Bernardins, le 12 septembre 2008, disait : « *Une culture purement positiviste qui renverrait dans le domaine subjectif, comme non scientifique, la question concernant Dieu, serait la capitulation de la raison, le renoncement à ses possibilités les plus élevée et donc un échec de l'humanisme.* » (DC, 2008, n° 2500, p. 993). La célébration des sacrements est en elle-même un acte d'évangélisation. Il faut que l'on nous voit prier, non pas à la manière du pharisien, mais bien celle du publicain humble et réaliste. Il faut que la prière soit notre nourriture quotidienne et les célébrations liturgiques, en particulier l'Eucharistie, soient l'image d'une famille qui assume son héritage pour tirer de son trésor des choses nouvelles. La prière du pharisien est certes magnifique, mais le problème est qu'il prie pour lui-même. Le publicain n'a à offrir que sa pauvreté, il se sait pécheur, mais se jette dans les bras de Dieu. Et cela nous rappelle que nous sommes tous attendus parce que nous sommes les fils d'un Dieu Père dont la joie est de faire miséricorde.

2. Oser parler de Dieu, mais du Dieu de Jésus-Christ qui a vécu à une certaine époque, dans un endroit bien précis de la planète, qui guéri, qui a parlé et qui nous a révélé qui est Dieu et qui nous sommes. Notre foi n'est pas un mythe : elle a une histoire concrète et un contenu. C'est là le problème des rapports entre la foi et la raison. Il faut réfléchir sur les raisons de croire, et de ne pas croire, observer les conséquences de certains choix économiques, attirer l'attention sur la nécessité d'une plus grande humanisation de l'éducation et de la médecine. Vous avez la chance, ici à Lille – je m'en suis rendu compte encore l'autre-jour, de pouvoir utiliser les ressources des Facultés catholiques. Elles ont la noble mission d'ouvrir des échanges où la raison dans sa capacité à rechercher la vérité est l'instrument principal. Comment pourrions-nous dialoguer avec la société, avec les autres croyants si nous ne savons pas qui est notre Dieu et quel est son message ? Nous savons tous combien l'ignorance est à la base d'incompréhension et de beaucoup de fanatisme.

3. « **Sortir** », c'est l'un des mots qui revient le plus souvent dans le discours du pape François, sortir de nous-mêmes, de nos églises pour aller à la rencontre du monde, des incroyants et des non-croyants avec respect, avec ouverture d'esprit et disponibilité intérieure. Celui ou celle qui n'appartient pas à ma religion n'est pas nécessairement un ennemi, mais un pèlerin comme moi vers

la vérité. L'homme d'aujourd'hui est devenu incertain. Il se demande s'il aura la maîtrise des progrès techniques admirables qu'il a accomplis. Il se pose la question de son identité : « Qui suis-je? Qui peut décider des critères de mon humanité ? Nous avons le devoir d'arracher nos contemporains à la peur et à l'angoisse, à l'égoïsme. Ne soyons pas timides. Il me souvient du pasteur luthérien Martin Niemöller, victime de la fureur nazie, qui, à sa libération du camp de concentration de Dachau écrivait : *«Lorsqu'ils sont venus chercher les communistes, je n'ai rien dit : je n'étais pas communiste. Lorsqu'ils ont emprisonné les socialistes, Je n'ai rien dit : je n'étais pas socialiste. Lorsqu'ils sont venus chercher les syndicalistes, je n'ai rien dit : je n'étais pas syndicaliste. Lorsqu'ils sont venus chercher les chrétiens, je n'ai rien dit : je n'étais pas chrétien. Quand ils sont venus chercher les catholiques, je n'ai rien dit : je n'étais pas catholique. Quand ils sont venus me chercher, il ne restait plus personne pour protester».*

Oui, l'indifférence et le silence face à des situations d'injustice criante peuvent être mortifères ; ils ne sont pas dignes d'un chrétien. Le pape François évoquait récemment cette mondialisation de l'indifférence. Et il souhaitait *« une Eglise en mesure de tenir compagnie à l'homme », « une Eglise qui accompagne le chemin en se mettant en chemin avec les personnes »*. Et le pape se demandait : *« sommes-nous encore une Eglise capable de réchauffer le cœur ? Sommes-nous encore une Eglise capable de réaccompagner à la maison ? »*.

Frères et sœurs, en pensant à tout ce que vos ancêtres dans la foi ont réalisé, prenons conscience de ce qu'il vous reste à accomplir, réveillons en nous l'enthousiasme de ceux qui croient qu'en Jésus Dieu nous a tout dit, et tout donné. Saint Paul le rappelait dans sa Lettre à Timothée : *«J'ai tenu jusqu'au bout de la course, je suis resté fidèle. Le Seigneur m'a rempli de sa force pour que je puisse jusqu'au bout annoncer l'Evangile. »* Oui, Dieu nous a tout donné pour continuer notre chemin. Dans cette Eucharistie qui est action de grâce, et qui est aussi nourriture, puisons les énergies spirituelles dont nous avons besoin pour faire en sorte que l'Eglise, malgré ses pauvretés, devienne toujours plus identifiable comme la demeure de Dieu parmi les hommes. Nous le prions. Puisqu'Il marche avec nous, qu'il nous rende toujours plus crédibles, afin que nous puissions dire de manière toujours plus convaincante : *« venez, voyez, nous avons trouvé celui que le monde entier attend : Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu et vrai homme »*. Telle est notre espérance ; c'est aussi notre prière. Après cent années, une nouvelle étape vous attend, chers Frères et sœurs. Je ne puis que vous dire, au nom du pape François : bonne route !